

Cependant un cinquième domestique s'était glissé dans la cheminée pour voir jusqu'où irait la science du devin. Celui-ci feuilleta en tous sens son abécédaire, et, ne pouvant y trouver un certain signe :

Tu es pourtant là-dedans, s'écrie-t-il avec impatience, et il faudra bien que tu en sortes !

Le valet s'échappe de la cheminée, se croyant découvert, et crie avec épouvante :

—Cet homme sait tout !

Bientôt le docteur montra au seigneur son argent, sans lui dire qui l'avait soustrait ; il reçut de part et d'autre une forte récompense, et il fut désormais un homme célèbre.

Mettez ensemble un peu de hasard et beaucoup d'aplomb, vous aurez presque toute la science des sorciers.

PITRE-CHEVALIER ET N. MARTIN.

MONTAIGNE (1).

... Naïf, d'un vain faste ennemi,
Il sait parler en sage, et causer en ami.
DELILLE.



DANS tous les siècles où l'esprit humain se perfectionne par la culture des arts, on voit naître des hommes supérieurs qui reçoivent la lumière et la répandent, et vont plus loin que leurs contemporains, en suivant les mêmes traces. Quelque chose de plus rare, c'est un génie qui ne doive rien à son siècle, ou plutôt qui, malgré son siècle, par la seule force de sa pensée, se place de lui-même à côté des écrivains les plus parfaits, nés dans les temps les plus polis ; tel est Montaigne. Penseur profond sous le règne du pédantisme, auteur brillant et ingénieux dans une langue informe et grossière, il écrit avec le secours de sa raison et des anciens. Son ouvrage reste, et fait seul toute la gloire littéraire d'une nation ; et lorsque, après de longues années, sous les auspices de quelques génies sublimes qui s'élancent à la fois, arrive enfin l'âge du bon goût et du talent, cet ouvrage, longtemps unique, demeure toujours original, et la France, enrichie tout à coup de tant de brillantes merveilles, ne sent pas refroidir son admiration pour ces antiques et naïves beautés. Un siècle nouveau succède, plus difficile

à satisfaire, parce qu'il peut comparer davantage ; cette seconde épreuve n'est pas moins favorable à la gloire de Montaigne : on l'entend mieux, on l'imite plus hardiment ; il sert à rajeunir la littérature, qui commençait à s'épuiser ; il inspire nos plus illustres écrivains ; et ce philosophe du siècle de Charles IX semble fait pour instruire le dix-huitième siècle.

Quel est ce prodigieux mérite qui survit aux variations du langage, au changement des mœurs ? C'est le naturel et la vérité. Voilà le charme qui ne peut vieillir. Qui pourrait se lasser d'un livre de *bonne foi*, écrit par un homme de génie ? Ces épanchements familiers de l'auteur, ces révélations inattendues sur de grands objets et sur des bagatelles, en donnant à ses écrits la forme d'une longue confidence, font disparaître la peine légère que l'on éprouve à lire un ouvrage de morale. On croit converser ; et comme la conversation est piquante et variée, que souvent nous y venons à notre tour, que celui qui nous instruit a soin de nous répéter : *Ce n'est pas ici ma doctrine, c'est mon étude*, nous avouons ses faiblesses pour nous convaincre des nôtres, et nous corrige sans nous humilier, jamais on ne se lasse de l'entretien.

L'ouvrage de Montaigne est un vaste répertoire de souvenirs et de réflexions nées de ces souvenirs. Son inépuisable mémoire met à sa disposition tout ce que les hommes ont pensé. Son jugement, son goût, son instinct, son caprice même lui fournissent aisément des pensées nouvelles. Sur chaque sujet, il commence par dire tout ce qu'il sait, et, ce qui vaut mieux, il finit par dire ce qu'il croit. Cet homme qui, dans la discussion, cite toutes les autorités, écoute tous les partis, accueille toutes les opinions, lorsque enfin il vient à décider, ne consulte plus que lui seul, et donne son avis, non *comme bon*, mais *comme sien* : une telle marche est longue, mais elle est agréable.

On sait avec quelle constance il avait étudié les grands génies de l'ancienne Rome, combien il avait vécu dans leur commerce et dans leur intimité. Doit-on s'étonner que son ouvrage porte, pour ainsi dire, leur marque, et paraisse, du moins pour le style, écrit sous leur dictée ? Souvent il change, modifie, corrige leurs idées. Son esprit, impatient du joug, avait besoin de penser par lui-même ; mais il conserve les richesses de leur langage et les formes de leur diction. L'heureux instinct qui le guidait, lui faisait sentir que, pour donner à ses écrits le caractère de durée qui manquait à sa langue, trop imparfaite pour être déjà fixée, il fallait y transporter, y naturaliser en quelque sorte les beautés d'une autre langue qui, par sa perfection, fût assurée d'être immortelle ; ou plutôt, l'habitude d'étudier les chefs-d'œuvre de la langue latine le conduisait à les imiter. Il en prenait à son insu toutes les formes, et se faisait Romain sans le vouloir. Quelquefois, réglant sa marche irrégulière, il semble imiter Cicéron même. Sa phrase se développe lentement, et se remplit de mots choisis qui se fortifient et se soutiennent l'un l'autre dans un enchaînement harmonieux. Plus souvent, comme Tacite, il enfonce profondément la *signification* des mots, met une idée neuve sous un terme familier, et, dans une diction fortement travaillée, laisse quelque chose d'inculte et de sauvage. Il a le trait énergique, les sons heurtés, les tournures vives et hasardées de Salluste, l'expression rapide et profonde, la force et l'éclat de Pliny l'ancien. Souvent aussi, donnant à sa prose toutes les richesses de la poésie, il s'épanche, il s'abandonne avec l'inépuisable facilité d'Ovide, ou respire la verve et l'apreté de Lucrèce. Voilà les diverses couleurs qu'il emprunte de toutes parts pour tracer des tableaux qui ne sont qu'à lui.

VILLEMMAIN.

Discours couronné à l'Académie française, 1812.

(1) Montaigne (Michel de), né au château de ce nom, dans le Périgord, en 1533, et mort au château de Gournay, en 1592.

Dès son enfance, son esprit fut cultivé avec le plus grand soin, et il apprit avec beaucoup de facilité l'allemand et les langues anciennes.

Ses "Essais," ouvrage philosophique, qui a eu une grande vogue, ont été appréciés diversement. Le célèbre Huet en a donné cette définition : "le bréviaire des honnêtes paresseux et des ignorants studieux qui veulent s'enfariner de quelque connaissance du monde et de quelque teinture des lettres." Le style en est à la fois simple et énergique ; mais il pèche souvent sous le rapport de la pureté et de la correction. Ajoutons qu'il y a dans sa morale trop de scepticisme.